



SEPTEMBRE 1851

La vérité sur les quatre vérités du village2
Une quêteuse au village4



[Retour au Début](#)

La vérité sur les quatre vérités du village

Prologue, lundi 23 septembre 1851



Je me présente... Augustin Lebeau pour vous servir! Et tout le plaisir est pour moi. Bon, je dois ramasser mes idées et vous ficeler une petite chronique c'est-à-dire le compte-rendu de mes visites à l'improviste chez les habitants de notre village. Bien sûr, je n'aurais aucun plaisir à vous rapporter ces événements sans y mettre mon petit grain de sel. Mais jamais de médisances, parole d'honneur! Il y a déjà bien assez « d'écornifleux » dans l'pays. Petite confidence entre moi, vous autres et la boîte à bois : il y a plus de chefs que d'Indiens, plus de potins que de faits et gestes.

Ce qui ne veut pas dire qu'il ne se passe rien au village. Ah! Que non! Mais rien ne vaut le regard d'un « grand écrivain » posé sur les petites gens. Hum! Hum!

Si monsieur le curé lisait ces lignes, il m'accuserait sûrement de faire un péché d'orgueil. D'ailleurs, il m'en a glissé un mot:

— Mon cher Augustin, je suis convaincu que vous saurez être à la hauteur de votre mission de liaison avec le futur avec toute la modestie d'un simple serviteur. Nous apprécions tous votre belle plume et vos envolées poétiques... mais, de grâce!, ne volez pas trop haut, car vous risqueriez de vous brûler les ailes sur le soleil. Vous m'avez bien saisi, mon enfant?

Comme un petit gars surpris la main dans l'assiette au beurre, je lui répondis que j'accomplirais ma mission les deux pieds sur le plancher des vaches et non pas la tête dans les nuages. Mais cette promesse ne semblait pas rassurer Pauline Lemieux, la servante du curé. Elle sermonne autant que monsieur le curé. Alors, elle en a rajouté :

— Ne nous faites surtout pas honte, « môssieur » Lebeau. Nous sommes du bon monde ben fier. Et pis, n'embarrassez donc pas les jeunesse du futur avec vos états d'âme pis nos petites histoires. C'est quand même pas de leurs oignons!

Et patati et patata. Mais elle poursuivait comme si elle voulait évangéliser un Indien. Et Monsieur le Curé souriait gentiment, et la Pauline continuait à taper sur le même clou :

— Souvenez-vous que toute vérité n'est pas toujours bonne à dire et...



[Retour au Début](#)

Monsieur le curé la toisa d'un regard furieux et marmonna :

— Il faut toujours dire la vérité.

J'en ai profité pour disparaître dans un courant d'air et je suis reparti gros Jean comme devant en ruminant sur les vertus de la vérité. Soyez assuré que je préfère vous dire nos quatre vérités plutôt que LA vérité de Pauline Lemieux. En fait, je crois que mon devoir sera de vous révéler ce qui se passe réellement au jour le jour. Qu'en pensez-vous?

À la tête de quelques hurluberlus, illuminés et patenteux du village, notre seigneur Prologue a inauguré les LIGNES ce matin après une longue nuit blanche. Des aventures avec des enfants du futur... Quelle drôle d'idée... Quoiqu'il en soit, les autorités villageoises nous ont réunis, samedi dernier à l'école, pour nous expliquer ce qui se passerait. Mais avant de laisser mon seigneur à ses honneurs, ses beaux discours et toute sa petite cérémonie d'inauguration, j'en ai profité pour écrire cette première chronique que vous tenez entre vos mains. Car je ne ferai pas vieux os ici même. Je pars sur-le-champ à la recherche de bonnes... et moins bonnes vérités à dire!

Augustin Lebeau, journaliste



[Retour au Début](#)

Une quêteuse au village

Mardi 24 septembre 1851

Quand on se donne un peu de peine, on trouve toujours chaussure à son pied. Dans mon métier de reporter, je marche plus souvent que je ne tiens la plume. Je marche, je marche sur le plancher des vaches, je marche sur les routes boueuses et, ma foi!, je rencontre toujours quelqu'un sur mon chemin. Ce n'est pas en restant bien tranquille à l'auberge, les deux pieds sur la bavette du poêle que j'aurai toujours de quoi à mettre sous mes presses. Oh! Je fais toujours un petit tour à l'Auberge du Harfang des Neiges, d'un coup que je pourrais jaser et tirer les vers du nez à un voyageur ou un visiteur. Car il y règne parfois une joyeuse agitation.

En quittant la cérémonie des LIGNES, je pressentais de faire un bon coup en débarquant à l'auberge pour recueillir les témoignages de ce moment historique. Eh bien, il n'y avait absolument rien d'historique sauf les quelques vieillards rachitiques qui y sapaient une tasse de thé sous l'œil blasé du chien affalé sur le plancher. Rien d'historique, pas même l'odeur de la fameuse tarte aux pommes de la bonne Thérèse. Rien.

Alors pourquoi pas une petite ballade automnale du côté du rang du Ruisseau ?

En été, ce n'est pas « allable », car les mouches et frappe-à-bord des marais du Chaudron vous mangent tout rond. Mais à ce temps-ci de la saison, on peut flâner paisiblement. Et puis, qui sait?

Cette fois-ci ma curiosité naturelle est titillée par l'apparition d'une silhouette dans le croche du chemin. Oh! Ce n'est pas exactement une ballerine en chausson et tutu! Comme silhouette, ce serait plutôt une grassouillette créature munie de gros sabots et gesticulant comme un violoneux. Serait-elle par hasard menacée par un brigand ou un rôdeur? Je m'approche furtivement, sans descendre de mon cheval, jusque derrière un petit rocher d'où je vois tout.

Ce n'est pas un brigand, mais le petit Pierre Borduas, un enfant du « boutte » qui pose des questions à la dame, une quêteuse en guenille. Frondeur, le moussaillon lui demande ce qu'elle cherche. Elle demande d'une voix rauque, comme si elle avait une poignée de sable dans la bouche :



— Voir Jos Languille.

Puis, elle dispose en cercle ses sacs, attachés les uns aux autres comme des saucisses, et s'assoit au beau milieu comme une maîtresse faisant l'école aux enfants. C'est une scène pas comique du tout. C'est même triste à pierre fendre que de voir cette femme sûrement simple d'esprit bavarder ainsi.

Malgré tout je n'hésite jamais à lier conversation avec un quêteux. Car ces misérables sont riches à craquer de nouvelles de tout le pays qu'ils connaissent comme le fond de leur poche. Malgré leurs airs crasseux et pouilleux, ce sont souvent de bonnes gens ayant de la conversation. Comme ce bon Languille maintenant établi au village. Que peut-elle bien lui vouloir? Je m'apprête donc à lui offrir de l'accompagner jusque chez Jos, lorsque soudain apparaît le père Borduas qui lui donne deux œufs.

— Le bon Dieu vous le rendra, qu'elle lui souffle en tournant les talons revenant d'où elle était arrivée...

Je crois plutôt que c'était une façon de montrer patte blanche et d'avoir son dû... Sans demander son reste! Que de drôles de créatures sous le soleil du bon Dieu!

Augustin Lebeau, journaliste



Retour au Début